Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 43 (1914)

Heft: 3

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A. place la moitié de sa fortune à 4 ¼ %, l'autre moitié à 4 ¾ %. Sachant que les intérêts annuels s'élèvent à 2,754 fr., dites quel est le capital ? Rép. 61,200 fr.

Une personne charitable lègue 650 fr. à l'école, 475 fr. à l'orphelinat et 520 fr. à la caisse d'assurance-maladie. Combien cela fait-il en tout ? Rép. 1,645 fr.

Un paysan apporte 18 quintaux métriques de pommes de terre au marché et espère les vendre 162 fr. Il ne parvient à en retirer que 7 fr. 50 par quintal. De combien sa recette se trouve-t-elle diminuée ? Rép. 27 fr.

Dans une enchère, 75 ½ hl. de cidre sont mis en vente à 18 cent. le litre, mais ne trouvent preneur qu'avec une réduction de 15 % sur la mise à prix. Quelle somme retirera-t-on ? Rép. 1,155 fr. 15.

Un épicier mélange 90 kg. de café à 2 fr. 50 le kg. et 38 kg. à 1 fr. 90 le kg. Il vend ce mélange pour le prix total de 334 fr. 35. Quel est son bénéfice % ? Rép. 12 ½ %.

Un aubergiste a 650 litres de vin. Il en vend 286 litres. Combien lui en reste-t-il ? Rép. 364 litres.

Une vache a fourni en une année pour 525 fr. 60 de lait. Combien cela fait-il de litres, si le litre vaut 18 cent. ? Rép. 2,920 litres.

Un menuisier occupe 6 ouvriers et leur donne à chacun un salaire de 35 fr. par semaine. Il leur accorde ensuite une augmentation de 6 %. Quelle est sa dépense supplémentaire annuelle ? Rép. 655 fr. 20.

Sur un plan à l'échelle de 1 : 500, une place rectangulaire occupe un espace de 10,2 cm. de long sur 8,5 cm. de large. Quelle est sa surface réelle ? Rép. 2167,5 m².

Communiqué par A. P., *insp.*

ÉCHOS DE LA PRESSE

Mme Montessori. — M. l'abbé Klein, l'auteur de deux volumes sur les *Jardins d'Enfants*, étudie dans l'*Education* le livre récemment traduit en français *Casa dei Bambini* de cette éminente pédagogue.

Nous extrayons de l'article de M. Klein les passages où il apprécie le système de la célèbre doctoresse et où il résume l'historique du mouvement qu'elle a suscité :

« En réalité, les expériences qu'elle a faites à Rome, ces dernières années, et le récit qu'en donne son livre méritent à un haut degré l'attention de quiconque s'intéresse à l'éducation de la première enfance. Il ne faut s'arrêter ni à ce qui lui échappe parfois à elle-même de généralisations excessives, ni surtout aux éloges intempestifs et, heureusement, immérités qui l'ont représentée tout d'abord comme la prophétesse d'une pédagogie anarchiste. Plus on réfléchit sur ce qu'elle écrit, plus on interroge sur ce qu'elle fait ceux qui ont mis le temps convenable à s'en rendre compte, et plus on se convainc qu'en dépit d'une réclame peut-être trop bruyante, il y a là une contribution tout à fait remarquable et, sur beaucoup de points, réellement nouvelle au progrès des méthodes les plus propres à nous faire comprendre

et à nous rendre capables de favoriser le développement, surtout intellectuel, mais aussi moral, de la petite enfance.

C'est en se dévouant, comme médecin, à des enfants dégénérés, que Mme Montessori a été conduite à s'occuper des enfants normaux. Par des procédés scientifiques dont elle fait remonter l'honneur à deux anciens maîtres français, Itard et Edouard Seguin, mais, disons-le aussi, par ses dons exceptionnels d'intuition et de cœur, elle fit accomplir de si beaux progrès à sa touchante clientèle de petits déficients qu'ils atteignirent et égalèrent, à la surprise générale, les enfants plus favorisés. Elle en vint tout naturellement à se dire que ceux-ci, traités par la même méthode, ne sauraient manquer de se développer encore davantage et « d'une manière merveilleuse ».

Après avoir étudié à fond ce que l'on appelle la pédagogie réparatrice, elle s'appliqua donc à la pédagogie normale, s'inscrivant pour cela comme étudiante en philosophie et suivant les cours de physiologie expérimentale qu'on venait d'instituer aux Universités de Turin, de Naples et de Rome. En même temps, elle poursuivait, dans les écoles primaires, des recherches d'anthropologie pédagogique, et elle se trouvait bientôt capable de professer un cours libre de cette délicate matière, à l'Université de Rome. « Une grande foi m'animait, dit-elle, je laissai toute autre préoccupation pour approfondir ou expérimenter la vérité de mes idées, me préparant ainsi à une mission inconnue. »

Ce qu'on croit, ce qu'on veut avec une telle ardeur, ne manque jamais de s'accomplir. Le directeur d'une Société qui possède à Rome plusieurs centaines d'immeubles et, entre autres, cinquante-huit maisons du quartier populaire de San-Lorenzo, M. l'ingénieur Talamo, conçut le projet de réunir tous les enfants d'un même immeuble dans une seule salle, sous la surveillance d'une maîtresse qui habiterait, elle aussi, la maison ; et, vers la fin de 1906, il proposa à Mme Montessori de mettre là en pratique ses idées, tant par elle-même qu'à l'aide d'une directrice de son choix. Inutile de dire quel accueil elle fit à cette ouverture. Dès les premiers mois de 1907, sous le nom gracieux de *Casa dei Bambini*, elle ouvrait deux écoles dans le quartier San-Lorenzo, et, l'année suivante, une autre se fondait à Milan dans le quartier ouvrier de « l'Humanitaire ». D'autres s'établissaient peu à peu ou sont maintenant en train de s'établir, mais en des conditions matérielles différentes, et sans être toutes réservées aux enfants du peuple, à Rome encore, en diverses villes d'Italie, en Suisse, à Paris, à Londres, aux Etats-Unis, dans l'Amérique du Sud et jusqu'au Japon.

Voilà le cadre, déjà très vaste, du nouveau mouvement, et voilà le résumé de l'histoire qu'en raconte Mme Montessori elle-même au premier chapitre de son livre. Dans le reste de l'ouvrage, elle nous expose en quoi le mouvement consiste ; et, pour employer presque mot à mot les titres de ses chapitres, elle nous dit comment la maîtresse doit faire la leçon, quelle est la vie pratique dans les *Casa dei Bambini*, comment s'y fait l'éducation musculaire, l'éducation des sens, l'éducation intellectuelle, le rôle qui y est réservé à l'étude de la nature, aux travaux manuels, au matériel d'enseignement; comment, enfin, les enfants y apprennent l'écriture, la lecture et l'arithmétique.

Un dernier chapitre donne ses « conclusions » et ses « impressions »,

en un langage ému, éloquent, tout vibrant d'enthousiasme et gonflé d'espérance : « L'ancienne institutrice, qui maintenait à grand'peine une discipline d'immobilité, a disparu. Elle est remplacée par le matériel d'enseignement, grâce auquel l'élève peut contrôler ses erreurs et s'éduquer lui-même. La maîtresse, patiente et laborieuse, se contente de diriger le travail spontané des enfants. » De procédés qui laissent l'enfant libre et, par conséquent, ne faussent pas le sujet même de l'observation, on peut désormais attendre une psychologie vraiment expérimentale, la solution de tous les problèmes pédagogiques agités autour de nous. Cette méthode « a déjà résolu le problème de la liberté de l'écolier, celui de l'auto-éducation, celui de la coopération de l'école et de la famille ». Elle résoudra le problème de l'éducation religieuse : « Dans la liberté, l'enfant nous révélera si l'homme est vraiment dans la nature la création religieuse. » Et encore : « Nos élèves ne ressemblent pas à ceux qui suivent les classes primaires ; ils ont le visage serein des gens heureux et la désinvolture des individus qui se savent les maîtres de leurs actions... La *Casa dei Bambini* paraît exercer une influence spirituelle sur tous ceux qui s'en approchent ; j'ai vu des hommes d'affaires, les puissants du jour préoccupés ou de leurs soucis ou de leur supériorité sociale, quitter là toute raideur et s'oublier eux-mêmes. C'est le spectacle de l'âme humaine se développant librement qui a fait traiter nos élèves d'enfants prodiges, d'enfants heureux, précurseurs d'une humanité plus évoluée que la nôtre. »

Ne sourions pas d'un tel enthousiasme. Lorsqu'il s'unit, comme c'est ici le cas, à la patience du travail scientifique et à la générosité du don de soi, rien n'est plus digne d'admiration et de sympathie. Mme Montessori peut s'illusionner, si elle croit qu'à sa méthode presque seule est dû tout le progrès qui est en voie de s'accomplir, sous nos yeux, dans l'éducation de la première enfance : elle a raison d'attendre de ce progrès un accroissement de lumière et de bonté pour la race humaine ; elle ne se trompe pas en pensant que ses recherches et son dévouement y auront contribué pour une large part.

C'est assez dire que son livre mérite d'être lu et attentivement médité. Qu'on ne nous reproche point de n'en avoir pas résumé de façon minutieuse ni discuté en détail les innovations. Les abréger eût été les obscurcir et peut-être en fausser l'idée. Il eût servi peu de déclarer, d'autre part, que nous nous séparons de Mme Montessori quand elle fait écrire et lire ses pupilles à cinq et même à quatre ans, ou qu'au contraire nous adhérons sans réserve au principe qui résume ses vues et inspire ses conseils : « L'éducation ne consiste qu'à aider activement l'expansion normale de la vie. » Ce qui vaudrait mieux, ce serait que nos lecteurs fussent amenés à trouver eux-mêmes dans ce livre un certain nombre de pratiques imitables, et l'heureuse occasion d'approfondir à nouveau les principes essentiels d'une éducation sagement progressive. »

* * *

La poésie des métiers et l'enfance... — « Un petit enfant que j'ai beaucoup connu, et dont, à force de prudence, j'avais obtenu de partager les secrets, était véritablement enflammé du désir d'être roi un jour,

et comme il ne pouvait point légitimement s'y attendre, et qu'il lui eût été insupportable de renoncer à cette espérance, il s'était résolu à se faire prêtre quand il serait grand, pour atteindre à la Papauté, comme au seul trône ouvert à tous. Mais, comme, d'autre part, il était fou de chevaux, il ne pouvait admettre qu'il passerait sa vie loin de ces animaux glorieux, et l'idée d'être cavalier ou cocher, le disputant à sa première ambition, ne lui paraissait pas moins superbe. Je n'avais garde de sourire de ces débats. Les enfants sont tentés par tout ce qui est en avant ; la saveur de chaque métier, que nous ne percevons plus, ils la goûtent et la ressentent encore ; s'ils disent qu'ils veulent être bûcherons, c'est qu'ils ont pensé à tout le mystère des grands bois ; et, dans leur profond instinct, ils trouvent cela aussi beau que d'être roi : ils n'ont pas appris à n'estimer chaque chose que pour ce qu'elle rapporte à la vanité ; et tout près du sol, de l'herbe, des sources, ils traitent encore avec ces puissances mystérieuses. Leur âme s'aimante sur ce qu'il y a de poésie cachée ou visible dans chaque métier ; ils ne dédaignent que des emplois incolores, dont nous nous contentons pour la plupart. Parfois, cet enfant que je connais venait se promener dans la campagne avec moi ; nous nous asseyions à l'ombre. Une lumière paisible s'étendait au loin sur les champs, où des bœufs marchaient aussi lents que dans le ciel les nuages. Mon compagnon ne remuait pas, mais soudain levant vers moi son visage pâle et secret, et oubliant un instant tous ces rêves magnifiques, il me disait qu'il voulait, plus tard, être paysan. Je sentais qu'il avait été touché par l'ineffable attrait de la vie obscure, et que cette petite âme errait ainsi à tâtons entre toutes les choses sublimes... » (D'Abel Bonnard, dans le *Figaro*.)

* * *

La *Revue psychologique* donne les résultats d'une enquête sur les préférences dans les *lectures* de 1,600 écoliers de Moscou. Les enfants de 9 à 13 ans s'intéresseraient aux récits longs et complets, formant un ensemble et concernant les hommes adultes et les enfants ; ils ne prendraient qu'un goût médiocre aux poésies et aux descriptions de la nature, encore moins aux fables et aux fragments détachés ; ils accordent une grande valeur à la peinture et n'aiment pas les récits fantaisistes. Mais j'ai bien peur qu'on ne fasse dire aux enquêtes, ainsi qu'aux statistiques, que ce que l'on veut, et un peu tout ce que l'on veut.

* * *

Bibliothèques enfantines. — D'après Jean Frollo, dans l'*Art à l'Ecole*, les sacrifices consentis par l'Etat français en faveur des bibliothèques des lycées et collèges ne semblent pas avoir atteint leur but. Le choix des livres n'a pas été heureux toujours, et l'enfant n'est pas assez libre d'aller, en fait de lecture, là où le portent ses goûts. On pourrait, pense M. Frollo, retenir quelque chose des usages américains, où l'on se montre plus soucieux de respecter le « self-contrôle » de l'enfant. On estime, de l'autre côté de l'Atlantique, que, pour faire fructifier ce capital humain qu'est l'enfant, il faut le « forcer à faire la

science lui-même, à satisfaire ses goûts, ses curiosités sans l'aide de personne, à séjourner dans les bibliothèques, où il trouvera des salles spéciales. Le jeune Américain va volontiers faire ses devoirs à la bibliothèque. La salle où il travaille est ornée de gravures, de collections, de documents dont il tire forcément profit. Bientôt il a acquis l'habitude de « feuilleter un catalogue de librairie, de rédiger des fiches de livres dont il a besoin ». Désire-t-il consulter un volume ? Il lui faut remplir de lui-même toutes les formalités requises. Enfin, on a institué des heures d'histoires, dans ces bibliothèques merveilleuses. On fait aux enfants de beaux récits pour les exciter à la lecture.

* * *

Culture de l'imagination par les récits. — « Cultiver sagement l'imagination, nous dit M. l'abbé Klein dans l'*Education*, c'est préparer les âmes à l'amour du bien tout autant qu'à l'amour du beau ; et les histoires notamment, qui développent le sens esthétique, ne contribuent pas moins à éveiller le sens moral et l'amour d'autrui. Il est presque fatal que l'enfant se montre égoïste, car il se perçoit d'abord comme le centre de tout et il ne connaît les personnes ou les choses que par les effets qu'elles produisent sur lui. Pour le corriger d'une pareille tendance, il faut, avant tout, l'aider à sortir de soi ; mais rien n'y servira plus efficacement que les séduisantes histoires par lesquelles nous l'intéresserons à des personnages, réels ou fictifs, peu importe, qui se distingueront de lui-même. Le contre-poison de l'égoïsme, c'est la sympathie ; or, la sympathie se développe chez l'enfant, comme du reste chez l'homme, dans la mesure où il est capable, par son imagination, de se mettre à la place des autres, de concevoir des peines et des joies dont il n'est pas lui-même le sujet, dont il n'a point encore fait l'expérience pour son propre compte. »

E. Dévaud.

BIBLIOGRAPHIES

Le jeune commerçant suisse à l'étranger, par A. Junod, inspecteur fédéral pour l'enseignement commercial à Berne. 35 pages in-8°. Prix : 60 centimes. Zurich, 1914. Art. Institut Orell Füssli, libraires-éditeurs.

La Suisse devant trouver dans l'exportation de ses produits manufacturés les ressources nécessaires à son développement économique, il est indispensable de rechercher tous les moyens et de réaliser toutes les mesures propres à développer les exportations suisses, à leur créer de nouveaux débouchés. Au nombre des moyens susceptibles de favoriser l'expansion économique de la Suisse, l'expatriation temporaire ou permanente des jeunes commerçants tient une place importante. Il y a donc lieu de la préparer par une solide formation professionnelle, puis de la favoriser moralement et financièrement. Telles sont les idées maîtresses qui ressortent de la brochure, dont l'auteur, par sa